

PRÉFACE

Je suis allé pour la première fois à Paestum dans les années cinquante. Avec Simone de Beauvoir et Sartre, nous passâmes là presque un jour entier, du dur soleil de midi à la nuit tombante, en laissant aux colonnes doriques le temps de blanchir jusqu'à l'os. Je suis revenu à Paestum à tous les âges de ma vie. Et hier même, je retrouvai intacte l'émotion ancienne, mélange de nerfs aiguisés à l'extrême et de calme inconnu, le sentiment d'avoir accédé à une oasis de paix, abrité de la vie et de la mort, la présence des trois temples, l'évidence de leur durée à travers les siècles, semblant le garant de ma propre existence. Sur les temples doriques périptères, j'avais tout appris, au Parthénon, à Ségeste ou à Agrigente en Sicile, et dans un autre petit temple du Péloponnèse voué à Apollon — il fallait, pour y parvenir, attendre que le chemin en soit ouvert à la dynamite, tant les circonstances de la guerre l'avaient fait oublier et moi-même, écrivant ces lignes, je ne retrouve plus son nom. À l'instant, si : c'est le temple de Bassée ! Avec Simone de Beauvoir, j'avais passé des jours, guide bleu en main, autour du Parthénon. J'aime apprendre et je vérifiais auprès d'elle la précision de mon savoir : sur les larmiers, les mutules, les frises, les triglyphes, les métopes, les architraves, j'avais beaucoup lu et je rendais grâce aux énormes guides bleus d'alors qui ne craignaient pas d'ennuyer pour instruire parce qu'ils connaissaient les lecteurs à qui ils s'adressaient. Je me

souviens avoir emprunté, guide bleu en main, la route qui longe en Italie les rives du lac de Garde et d'avoir lu, dans un emportement de compréhension et de joie : « paysages magnifiques, tunnels » !

C'est bien plus tard, puisqu'elle n'a été découverte qu'en 1968, que j'ai vu pour la première fois, sans pouvoir m'en arracher, la tombe du divin plongeur. Souvent j'étais resté trop longtemps dans l'enceinte des temples, arrivant au musée après la fermeture, ou, d'autres fois, le trouvant en travaux, qui pouvaient durer des semaines ou des mois. Jamais je n'aurais imaginé être touché en plein cœur, tremblant et bouleversé au tréfonds de moi-même, comme je le fus le jour où il m'apparut, arc parfait, semblant plonger sans fin dans l'espace entre la vie et la mort. Plongée poignante, car il est véritablement dans le vide, sa chute ne s'arrêtera peut-être jamais, on ne comprend ni d'où il s'est élancé, ni où il s'abîmera. Ce n'est peut-être pas une chute, il paraît planer.

Si je cherche une permanence, une cohérence, une unité à ma vie, ou aux cent vies dont on dit qu'elles furent miennes, le divin plongeur — c'est le nom, au musée de Paestum, de la fresque qui ornaît le plafond de sa tombe — occupe une place centrale, qui n'est pas seulement d'ordre esthétique, contemplation de l'art et de la beauté, mais pour moi opératoire aussi, indissolublement esthétique et opératoire. De même qu'il y a des imitations de Jésus-Christ, il y avait chez moi une imitation du divin plongeur de Paestum, imitation qui recelait une injonction à laquelle je ne pouvais pas ne pas obéir. Pourtant, j'ai mis des années à m'y soumettre, tant le vide me repoussait autant qu'il m'attirait : il m'a fallu attendre d'avoir plus de soixante-dix ans.

On ne plonge pas aujourd'hui à Paestum, où la côte est sablonneuse et plate, mais autant et aussi dangereusement qu'on le veut sur la Costiera Amalfitana, plus au nord, et ce n'était pas la parfaite beauté de l'hôtel, dressé cent mètres au-dessus de la Méditerranée dans un à-pic vertigineux, qui m'attirait là-bas et m'avait fait le choisir, c'était l'éperon rocheux qui surplombe la mer, à laquelle on ne peut accéder que par un plongeon de quatre mètres. D'été en été,

j'ai passé sur cet éperon beaucoup de temps, m'avançant précautionneusement jusqu'à son bord extrême, puis reculant, effrayé par le vide, la transparence de l'eau dans le soleil redoublant sa profondeur : ce n'était pas de quatre mètres qu'il fallait se jeter, mais de huit, dix ou douze peut-être. Ils étaient très peu nombreux à le faire, la plupart ne plongeant pas, se satisfaisant de sauter. J'ai plongé au lendemain d'un retour de Paestum où je m'étais juré de le faire, juré à moi-même et surtout au divin plongeur, après une longue contemplation. C'était un mauvais plongeur, sans une vraie détente qui me projette vers l'avant, plutôt une chute, tête la première, qui me fit pourtant éprouver, dès que j'eus quitté la terre, le sentiment de l'irréparable, du « trop tard ». De quatre mètres, on a le temps de se sentir dans le vide, la vitesse de descente est tout de suite très grande, si rapide que la gifle de l'eau replie brutalement les bras, qu'il croit tendus, du plongeur débutant. J'étais quand même fou de fierté, décidé à recommencer aussitôt, à améliorer ma détente, la tension des jambes et des bras, gardant la tête emprisonnée dans le berceau des biceps.

Cela se passait il y a douze ans : j'ai, depuis, plongé à plusieurs reprises au même endroit, y revenant tout exprès dans ce seul dessein, et l'été dernier encore. Me jeter dans le vide est devenu un besoin, une addiction presque. J'admire plus que tout les plongeurs de haut vol qui s'élancent d'un saillant rocheux dominant la mer de vingt ou trente mètres. Il m'est arrivé d'apercevoir de loin un Italien en plein vol, cambré d'abord comme le divin plongeur de la tombe, puis étirant son corps dans une verticale absolue quelques mètres avant de toucher l'eau. Je guettaï son retour et eus la chance de le revoir le lendemain, abordant à partir d'une barque de pêcheur l'échelle permettant d'accéder à l'éperon où je me trouvais, qu'il traversa à grandes foulées sans regarder personne, avant de gagner un escalier taillé dans le roc et à peine visible. Je me mis à le suivre, cœur battant, essoufflé tant il était rapide, comme s'il ne voulait pas penser. Il atteignit enfin le ressaut qu'il avait choisi, corniche vertigineuse, à trente mètres au-dessus de la mer. Je me tenais près de

lui, en arrière de lui, craignant d'être saisi de tremblements si je m'avançais, et aussi de nuire à la concentration extrême dont j'étais le témoin. Avait-il remarqué ma présence, je n'en suis pas sûr. Pour ce qu'il allait accomplir, il fallait qu'il fût seul. Mais je ne pouvais partir, rester auprès de lui jusqu'à l'instant ultime était comme un mandat que j'eusse reçu, une mission à laquelle je n'avais pas le droit de me dérober. Tout était parfait chez cet homme : la silhouette, la musculature, le visage très beau et empreint d'une spiritualité que lui donnait peut-être ce tête-à-tête avec la mort possible, la conscience aiguë, lisible sur chacun de ses traits, des conséquences graves de la plus mince hésitation. Au loin, la barque de pêche qui l'avait amené attendait. Il se concentra longtemps, longuement, jusqu'à ce qu'il eût rejoint la sûreté, la maîtrise intérieure, moment imprévisible connu de lui seul où, d'une brusque détente, il décolla soudain à l'horizontale, bras largement ouverts.

Il est surprenant que je commence de la sorte la préface à un recueil de textes écrits, eux aussi, à différents âges de ma vie, en des occurrences radicalement étrangères les unes aux autres, publiés dans des revues, des magazines, des quotidiens très divers, aujourd'hui introuvables, oubliés ou ignorés. Comme je suis rétif à la thésaurisation et tourné vers l'avenir plus que vers le passé, je n'avais jamais pensé à les rassembler, encore moins à leur donner une nouvelle vie. C'est *Le Lièvre de Patagonie* — et la façon dont il fut accueilli — qui m'a conduit à scruter mon propre passé d'écrivain. Je dis « écrivain » à dessein, car on s'est étonné que l'auteur de *Shoah* sût aussi écrire. Plus même, *Le Lièvre* a été salué comme un livre d'écrivain, une œuvre de littérature, et l'irrépressible inclination à catégoriser hommes et choses, à les enfermer dans des classifications réductrices, juge anormal et transgressif qu'on ait plusieurs cordes à son arc. On trouvera dans cette *Tombe du divin plongeur* des articles, comme par exemple « Le curé d'Uruffe et la raison d'Église », qui m'ont coûté beaucoup de temps et de travail, dont j'ai su d'emblée la valeur. Publié une première fois dans *Les Temps*

modernes en 1958, il l'a été une seconde fois, quarante ans plus tard, en 1998, dans *L'Infini*, la revue de Philippe Sollers, qui venait de le découvrir. Mais ce ne sont pas de tels textes — il y en a d'autres — qui m'ont motivé à faire paraître ce livre. Pendant vingt ans, entre 1950 et 1970, avant de commencer à réaliser des films, j'ai vécu de ma plume, en pratiquant ce qu'on appelait du « journalisme alimentaire », regardé avec dédain par les journalistes « sérieux » ayant pignon sur rue et accouchant au moins d'une idée par semaine. Albert Cohen, avec qui j'avais l'habitude de passer une journée chaque mois dans son appartement de Genève, m'a raconté un bref échange entre Paul Valéry et Einstein. Valéry était toujours armé d'un calepin sur lequel il notait avaricieusement toutes les idées qui lui venaient. Il demande à Einstein : « Comment faites-vous, Maître, pour ne pas perdre vos idées ? — Oh, vous savez, monsieur, les idées, c'est très rare », lui répond Einstein. Je n'avais pas une idée par semaine : j'ai été durant ces vingt ans rewriting dans le groupe de presse *France-Soir*. Rewriter, ou encore « ghostwriter ». Je réécrivais anonymement les articles des autres. Ce travail souterrain requérait concentration et rapidité d'exécution pendant un après-midi entier et toute la nuit qui suivait. Mais l'équipe des rewriters de *France-Dimanche* connaissait quelquefois de dures nuits de joie : je me souviens avoir non pas réécrit, mais entièrement inventé et rédigé moi-même une conversation entre la reine Élisabeth d'Angleterre, Nikita Khrouchtchev et le maréchal Nikolai Boulganine, alors président du Conseil des ministres d'URSS, en visite d'État à Londres. La rencontre ne s'était sûrement pas passée telle que je la racontais, mais mon récit avait le mérite d'être vraisemblable, vivant et drôle. Je regrette de l'avoir perdu à jamais. Je gagnais ma vie ainsi, mais surtout étais libre le reste du temps, et je tenais à cette liberté plus qu'à tout. Pierre Lazareff, dit « Pierrot les Bretelles », était le fondateur et le patron du groupe. Au bout de dix ans, sa femme, Hélène Lazareff, elle-même fondatrice et directrice de *Elle*, me proposa d'écrire, pour ce magazine, un grand article chaque mois. J'acceptai. Le premier d'entre eux, qui impliqua — pour sup-

pléer à une documentation plutôt maigre — un long effort d'imagination et d'écriture, décrivait la fuite du Dalai-Lama, en 1959, pour échapper à l'armée chinoise envahissant le Tibet et Lhassa, sa capitale. Je le signai de mon nom. Mais il y eut beaucoup de textes que je n'ai pas voulu signer et pour lesquels j'ai dû me choisir, à la dernière minute, au marbre de l'imprimerie, un pseudonyme. En une incompréhensible fulgurance, je suis devenu Jean-Jacques Delacroix ! Jean-Jacques, sûrement à cause de J.-J. Servan-Schreiber, qui faisait beaucoup parler de lui à l'époque, Delacroix, probablement à cause d'Eugène, du même nom, ou de saint Jean, qui sait ? Le mystère demeurera entier.

Pourquoi ai-je pris un pseudonyme ? Membre du comité de rédaction des *Temps modernes*, j'écrivais dans cette revue. Ni moi, ni Simone de Beauvoir, ni Sartre ne voyions une quelconque contradiction à ce que je travaillasse en même temps pour ces deux publications, l'une me permettant de collaborer gratuitement à l'autre. Marcel Péju, qui assumait la fonction de secrétaire général des *TM*, était lui-même rewriter à *Samedi-Soir*, hebdomadaire rival de *France-Dimanche*. Mais nous étions en pleine guerre d'Algérie, et les militants du FLN avec qui nous étions en contact et que nous aidions (*Les Temps modernes* furent censurés ou saisis à plusieurs reprises) avaient la morale exigeante, se montraient sourcilleux sur tous les versants des vies de ceux qui les soutenaient. Il me fut rapporté que Frantz Fanon — je l'ai connu un peu plus tard, à Tunis et l'admirais infiniment, entre mille autres raisons, pour la façon dont il avait mis sa vie en accord avec ses idées — comprenait mal que je gagnasse ainsi mon pain quotidien (même si nous n'étions pas grassement payés, ma liberté me semblait sans prix) et avait dit à un proche, à mon sujet : « Mais alors, l'unité du moi ? » Cela m'avait touché, je n'avais pas envie d'entrer avec lui dans des explications sur les noires concaténations de mon existence et, en outre, je le comprenais : faire le nègre ou écrire sur des actrices pouvait sembler frivole et contraire à la radicalité impliquée par l'engagement même. Nous vivions en un temps totalitaire, la guerre froide persé-

vérait dans son être, il fallait répondre de tout. Il me fut plus facile de changer de nom. Pourtant, Lanzmann et Delacroix ne faisaient qu'un : c'était le même homme, l'un et l'autre commençaient leurs articles l'angoisse de la page blanche au cœur, procédant avec un identique sérieux, sans jamais rien bâcler, vérifiant chaque fois quel plaisir non pareil apportait l'écriture, quel orgueil et quelle joie indissolublement mêlés procurait la relecture d'un portrait réussi.

Après la sortie du *Lièvre de Patagonie*, j'ai procédé, par hasard et sans intention aucune, à une autre relecture : celle de quelques textes publiés dans *Elle* quarante ans plus tôt, dus à la plume de mon alter ego, Delacroix. De Delacroix je suis passé à Lanzmann et à ses productions dans le même magazine et je leur ai trouvé bien plus qu'un air de famille, j'étais incapable de déceler entre les uns et les autres l'ombre d'une différence, de dire qui avait écrit quoi. L'unité du moi, si chère à Fanon, était là, l'unité du moi, c'était moi ! Je me suis ensuite mis, plus systématiquement, à relire tous ceux que j'avais écrits, étonné du plaisir que je prenais à les lire, les jugeant toujours jeunes, sans rides, jusqu'au point de ne plus comprendre pourquoi j'avais avancé masqué, quelle honte m'avait saisi en ces temps lointains. Plus encore, entre l'écriture de ces textes et celle du *Lièvre de Patagonie*, la parentèle était plus qu'évidente : c'était la même écriture, *Le Lièvre* était déjà tout entier dans ce que j'ai appelé le journalisme « alimentaire ». C'est alors que j'ai pris la décision de faire paraître ce livre.

*Je suis veuf, je suis seul, et sur moi le soir tombe,
Et je courbe, ô mon Dieu, mon âme vers la tombe,
Comme un bœuf ayant soif penche son front vers l'eau.*

Je ne parviens pas à me débarrasser de ces vers de Victor Hugo dans *Booz endormi*, ils circulent sous mon crâne et se présentent à moi plusieurs fois par jour ou par nuit, dans les circonstances les plus imprévisibles et même quand je ne suis pas seul. La question de la tombe m'importe donc profondément et de plus en plus sou-

vent. Je n'ose croire que, l'heure venue, quelqu'un songe à appliquer à mon corps ou à ma mémoire le qualificatif de « divin », mais je revendique la qualité de plongeur. J'ai plongé en vérité tout au long de ma vie et pas seulement dans la mer. Les choix décisifs que j'ai été amené à accomplir, je les ai éprouvés comme des plongeurs, des piqués dans le vide, toutes amarres larguées, acculé à vaincre, tout au moins à assumer, dans le cas contraire, les graves et périlleuses conséquences que l'échec entraînerait. Depuis la parution du *Lièvre de Patagonie* et la bergerade de mes cent vies, combien d'inconnus m'ont écrit ou abordé en me disant : « Oh ! Monsieur, quelle chance vous avez eue, je n'aurai jamais une vie comme la vôtre ! » Je remerciais, mais je n'avais aucune recette à proposer et, de surcroît, j'étais convaincu qu'ils avaient raison : le formatage généralisé et la domestication vétilleuse qui sont la loi, aujourd'hui, de toute existence ont raréfié considérablement les candidats plongeurs. Il faut se plier, se fondre dans des moules, aller du même pas, au pas, impitoyable exigence qui conduit au suicide ceux qui pleurent la liberté pour l'avoir rêvée, pressentie, sans jamais la vivre. Je ne tenterai pas ici de dresser la liste des plongeurs qui jalonnent ma vie accidentée, dont la règle aussi bien que l'instinct ont toujours été de ne pas refuser les propositions et occasions de risque, de les chercher peut-être, de me sentir à la fois très mal et très coupable si je privilégiais les prudences, les sécurités, les bonheurs casaniers. Il est vrai : les temps étaient plus propices, j'ai saisi mes chances. La Résistance, le maquis, Berlin en plein blocus, mon voyage illégal en Allemagne de l'Est, qui eût pu me conduire des années en prison, l'aventure démesurée de *Shoah*, grosse de mille dangers, enfin *Le Lièvre de Patagonie*, qui fut lui aussi un brusque plongeur, puisque, certain que je m'y attaquerais un jour, j'atermoyais sans fin, comme je le faisais devant la mer, quand je ne réussissais pas à vaincre la peur du vide. Je pourrais en citer beaucoup plus, mais c'est assez.

On ne trouvera pas, dans ce livre, que mes écrits alimentaires, portraits d'acteurs, d'actrices, d'écrivains, de chanteurs, de voyous, reportages aussi, mais encore des articles parus dans *Les Temps*

modernes, *France-Observateur*, *Le Monde*, consacrés à des événements importants du siècle qui passionnèrent les contemporains, des textes politiques, polémiques — quelquefois les mêmes —, tout un ensemble qui s'organise autour de *Shoah*, des préfaces, des oraisons funèbres, des discours, etc. Textes anciens et textes récents, datant de ces toutes dernières années, se mêlent étroitement. Beaucoup sont des marqueurs du temps qui passe, des changements lents qui adviennent à l'intérieur d'une époque et requièrent un éloignement qui, seul, permet d'accéder à leur prise de conscience. Certains m'ont posé un réel problème : je ne les écrirais pas aujourd'hui, mais était-ce une raison pour ne pas les publier dans un livre qui veut témoigner de ma vie et du siècle, sans mentir ni se livrer à des truquages sur les perceptions qui furent miennes ? En pleine guerre froide, j'ai fait paraître, par exemple, dans *Les Temps modernes* un article très dur contre le *Petit Guide des névroses politiques* d'Arthur Koestler, en proie alors à une poussée délirante d'anticommunisme. J'avais aimé comme un frère le Koestler du *Testament espagnol* et de *La Tour d'Ezra*, admiré *Le Zéro et l'Infini* et ai plus tard été personnellement meurtri par le double suicide de Koestler et de sa femme, la même nuit, dans leur appartement de Londres. Je n'écrivais plus contre Koestler aujourd'hui, il occupe une place d'importance dans mon panthéon personnel. Mais je l'ai fait, je le publie donc, telle était l'époque, je délirais moi-même et nos délires étaient la rationalité de ce temps. La question de la transmission est centrale, notre mémoire est de plus en plus courte, il importe donc au plus haut point de ne pas transiger avec elle. En lisant les diverses traductions du *Lièvre de Patagonie*, parmi les quelques contresens inévitables dans des versions traduites aussi longues, certains étaient entièrement imputables à la disparition de la mémoire historique récente. J'écrivais par exemple, et c'est la stricte vérité (j'étais membre des Jeunesses communistes sous l'occupation allemande) : « Les communistes étaient exclus des parachutages d'armes anglo-américains, réservés à la seule Résistance *gaulliste*. » Traduction : « Les communistes étaient exclus des parachutages d'armes anglo-

américains, réservés à la seule Résistance *française* » ! À la Libération, le Parti communiste français se faisait appeler le « Parti des 75 000 fusillés ». Même si on fait la part, dans ce chiffre, de la propagande, les communistes ont été en pointe dans la lutte contre les nazis et ont consenti les plus lourds sacrifices. Ce qui s'est passé en soixante-sept ans, chute du communisme, mur de Berlin, etc., a détruit entièrement dans les générations d'aujourd'hui une mémoire absolument vivante chez ceux qui participèrent à ces événements, littéralement balayés par un tsunami qui déracine le présent de son histoire et fait table rase de ce qui fut et demeure notre vie même.

Noriaki Tsuchimoto, cinéaste japonais d'un immense talent, presque inconnu dans nos parages, mais très célèbre dans son pays, qui consacra sa vie à identifier le mal de Minamata (à Kyushu, l'île la plus méridionale de l'archipel, le conglomérat géant des usines chimiques Chisso, fondé en 1907, déversa sans précaution aucune le mercure dans la mer, empoisonnant ainsi pendant des décennies toute la chaîne alimentaire, des poissons à ceux qui les mangeaient, d'abord les chats saisis d'incompréhensibles et effrayantes danses de Saint-Guy, puis les familles de pêcheurs, qui mirent au monde, dans la honte, comme s'il s'agissait d'une punition divine, des enfants difformes, goitreux, dégénérés), à lutter avec sa caméra pour sa reconnaissance et à le combattre jusqu'à sa mort, m'avait écrit une lettre fraternelle après avoir vu *Shoah*, dans laquelle il m'écrivait : « Le temps nous oblige à tout oublier. » Avec *La Tombe du divin plongeur*, même si l'oubli est inévitable, je lutte pied à pied, comme je l'ai toujours fait, contre toutes les morts. Dans ce recueil, et dans un texte consacré à *Shoah*, on pourra lire : « Le temps, pour moi, n'a jamais cessé de *ne pas* passer. »